

LES TEXTES SONT DES OUTILS POUR PHILOSOPHER

Dans l'étude de la philosophie classique il y a deux grandes approches: L'étude chronologique et l'étude par thèmes.

Avec l'étude par thèmes, le professeur propose à la réflexion, plusieurs extraits de textes de différents auteurs sur le même sujet. Les auteurs se retrouvent ainsi mélangés, sans parfois tenir compte des dates où ils ont vécu. Ainsi si Jung a lu Aristote, Aristote n'a jamais lu Jung. Qu'importe ! Leurs propos sont rapprochés et mis en résonance. Pour réaliser cela, il me paraît important de prendre la précaution de tenir compte que les écrits du plus ancien ont influencés ceux du plus jeune. L'avantage de cette méthode est de travailler sur des textes de plusieurs auteurs, même si ils sont distants dans le temps, sur la même préoccupation. Il en ressort une synthèse qui doit apporter un éclairage nouveau pour celui qui étudie.

L'étude chronologique se rapproche de l'étude de l'histoire de la philosophie. Celle-ci commence par les textes les plus anciens. Chaque auteur est d'abord disséqué par une biographie obligatoire. Elle est riche de sens car elle met en lumière l'influence de la vie quotidienne du philosophe sur son œuvre. Le choix de ce travail respectant la chronologie apporte des réponses sur l'influence des auteurs précédents sur les propositions de l'auteur étudié.

Pour ce qui est de l'étude scolaire de la philosophie, souvent les deux méthodes sont utilisées tour à tour au gré des programmes en cours. La difficulté réside souvent par la structure même des textes. Pour les textes anciens, aujourd'hui les étudiants travaillent rarement sur les écrits dans la langue d'origine. Le choix d'une version traduite dispense de l'apprentissage de langues anciennes. Certains diront que c'est dommage et je les comprends. Ces versions traduites ne simplifient pas pour autant leurs lectures. En effet, les traducteurs ont le souci d'être le plus fidèles aux textes. Parfois les résultats apparaissent plus proches du langage parlé de maître Yoda dans le film de Spielberg que de notre langue écrite. Les auteurs proches de nous sont souvent d'une lecture compliquée. Leurs propos se veulent un enrichissement du continuum du corpus philosophique. Ils ont l'art de choisir un vocabulaire à la hauteur de leur réflexion mais pas toujours de celui de qui est en chemin. Voyez dans cette phrase un clin d'œil à cette recherche d'un style un peu fermé. Les philosophes contemporains ont le souci d'être moins hermétiques au public.

Quel que soit la méthode choisie pour apprendre la philosophie classique, même si l'approche peut être simple au départ, elle peut très vite se compliquer pour devenir contre-productive lorsque l'on recherche en elle une source de mieux être.

En philosophie Opérative, l'objectif est différent, à me répéter : la moindre-souffrance. Contrairement aux philosophies spéculatives, les philosophies opératives ne travaillent pas sur elles-mêmes afin d'enrichir des idées. Ces philosophies doivent être les outils pour travailler sur soi-même, sur nos relations avec les autres, sur le mieux-être ensemble et rien d'autre. Dans cet apprentissage il n'y a pas d'examen en vue, de bac, de thèse, de doctorat mais l'amélioration de son mieux vivre et du rapport aux autres. Aussi pour la philosophie opérative, plutôt que de parler de méthode je préfère parler d'une boîte à outils afin de bien insister qu'ici, les textes ne sont que des outils.

Avec la « prise de conscience » que cette philosophie est une force extraordinaire pour gérer, diminuer, supporter, nos souffrances, cela nous donne de l'appétit pour en savoir plus. Il faut la nourrir par la lecture de textes pour la faire grandir. Les premières sont déterminantes pour la poursuite de cette maîtrise de soi-même.

Tout comme en géométrie, l'élève commence par tracer des droites et des perpendiculaires avec une règle et une équerre. Puis plus tard des cercles et des figures difficiles en utilisant un compas.

Tout comme l'apprenti technicien apprend à utiliser les outils de base de sa profession, avant de toucher aux outillages complexes utilisés par les experts.

En philosophie, il est nécessaire de commencer par des textes qui nous apparaissent simples en première lecture. Il ne faut surtout pas s'attarder sur ceux qui nous rebutent, ils pourraient nous dégouter de la philosophie à tout jamais. C'est pour cela, qu'il nous faut mettre de côté les textes difficiles. Savoir qu'ils sont là pour les reprendre, avec plaisir, plus tard.

L'idéal est que le premier texte soit « plaisant ». Il nous amène vers un second tout aussi « plaisant » qui nous conduit vers un troisième. Ainsi de textes en textes nous constituons un outillage nécessaire à construire la philosophie de notre quotidien. Celle qui est nécessaire à la tranquillité de notre esprit, qui soulage notre corps. Lorsque le texte est un peu difficile, il ne faut pas hésiter à le butiner, surligneur à la main pour n'en retirer que les outils qui nous sont nécessaires pour renforcer notre maîtrise de nous-mêmes, notre sagesse.

Pour illustrer mes propos, je ne résiste pas à vous proposer la lettre à Ménécée d'Épicure en intégrale avec mon butinage en caractère gras. Cette récolte me servira à faire le miel des planches suivantes.

« Ménécée, Bonjour.

Quand on est jeune, il ne faut pas hésiter à philosopher. Et quand on est vieux, il ne faut pas se lasser de philosopher. Car il n'est jamais trop tôt ou trop tard pour travailler à la santé de l'esprit. Celui qui dit : « Que l'heure de philosopher n'est pas encore arrivée ou bien que l'heure de philosopher est passée », ressemble à un homme qui dirait : L'heure d'être heureux n'est pas encore venue » ou dirait « l'heure d'être heureux n'est plus ». Sont donc appelés à philosopher le jeune comme le vieux. Le vieux pour qu'il reste jeune, par esprit de gratitude à l'égard du passé. Et le jeune, pour qu'il soit un ancien par son sang-froid à l'égard de l'avenir.

Il faut méditer sur les causes qui peuvent produire le bonheur. Puisque, lorsque le bonheur est à nous, nous avons tout. Quand le bonheur nous manque, nous faisons tout pour l'avoir. Ménécée attache-toi donc aux enseignements que je n'ai cessé de te donner et que je vais te répéter. Mets-les en pratique et médite-les. Convaincu que ce sont là les principes nécessaires pour bien vivre.

Penses en premier que les dieux sont des êtres immortels et bienheureux, comme l'indique la notion commune de divinité. Ne leur attribue jamais aucun caractère opposé à leurs immortalités et à leurs béatitudes. Crois au contraire à tout ce qui peut leur conserver cette béatitude et cette immortalité. Car les dieux existent. Évidente est la connaissance que nous avons d'eux. Mais tels que la foule les imagine communément, ils n'existent pas. Les gens ne

prennent pas garde à la cohérence de ce qu'ils imaginent. N'est pas méprisant qui refuse des dieux populaires, mais celui, qui projette sur les dieux les superstitions populaires. Les explications des gens à propos des dieux ne sont pas des notions établies à travers nos sens, mais des suppositions sans fondement. **De là l'idée que les plus grands dommages, ainsi que les plus grands bienfaits, sont amenés par les dieux.** En fait, **c'est toujours en rapport, avec ses propres valeurs que l'on accepte ceux qui sont semblables à soi-même, et que nous considérons comme étrangers tous ceux qui ne sont pas comme soi.** Habitue-toi en second lieu à penser que pour nous **la mort n'est rien.** Puisque le bien et le mal n'existent que dans la sensation. Et que la mort est l'éradication de nos sensations. Dès lors, la juste prise de conscience, que la mort ne nous est rien, autorise à profiter de la vie malgré son caractère mortel. Non pas en lui conférant une durée infinie, mais en l'amputant de ce désir d'immortalité. **Car, pour qui l'a compris, il n'y a rien de redoutable dans la vie, comme il n'y a rien de redoutable dans le fait de ne plus vivre.** Celui qui déclare craindre la mort, est un idiot. Non pas parce qu'une fois venue elle est redoutable, mais parce qu'il est redoutable de l'attendre. **C'est une erreur de s'attrister parce qu'on attend la mort. Puisque c'est une chose qui, une fois survenu, ne fait plus de mal. Voilà donc, que le plus effroyable de tous les maux, la mort, n'est rien pour nous. Puisque tant que nous vivons, la mort n'existe pas. Et lorsque la mort est là, alors, nous ne sommes plus.** La mort n'existe donc ni pour les vivants, ni pour les morts. Puisque pour les uns elle n'est pas, et que les autres ne sont plus. Beaucoup de gens pourtant fuient la mort, soit comme le plus grand des malheurs, soit comme le point final des choses de la vie. Le sage, ne craint pas la mort. La vie ne lui est pas un fardeau. Il ne croit pas que ce soit un mal de ne plus exister. **Ce n'est pas l'abondance des mets, mais leur qualité qui nous plaît.** De même, **ce n'est pas la longueur de la vie, mais son charme qui nous plaît.** Quant à ceux qui conseillent au jeune homme de bien vivre, et au vieillard de bien mourir, ce sont des naïfs. Non seulement parce que, même pour le vieillard la vie a du bon, mais aussi parce que le souci de bien vivre et le souci de bien mourir ne font qu'un. Bien plus naïf est encore celui qui prétend qu'il est bien de ne pas naître, ou, une fois né, il faudrait franchir au plus vite les portes du royaume des morts. Car si l'homme qui tient ce langage, en est persuadé, pourquoi, ne quitte-t-il pas la vie sur-le-champ ? Si la mort est désirée violemment, c'est une solution facile à prendre. Si cet homme plaisante, il fait preuve d'une légèreté sur un sujet qui n'en comporte pas. **Il faut se rappeler que l'avenir n'est ni à nous, ni tout à fait étranger à nous. En sorte que nous ne devons, ni l'attendre comme s'il devait arriver, ni désespérer comme s'il ne devait en aucune façon se produire.**

Il faut enfin comprendre que parmi les désirs, certains d'entre eux sont naturels, d'autres pas. **Si certains des désirs naturels sont nécessaires, d'autres ne sont seulement que naturels.** Parmi les désirs nécessaires, certains sont nécessaires au bonheur, d'autres à la tranquillité durable du corps, d'autres à la vie même. **En effet, une théorie des désirs doit rapporter tout choix et tout renoncement à la santé du corps et à l'ataraxie* de l'esprit, puisque c'est là, la perfection même de la vie heureuse. Toutes nos actions ont pour but d'éviter à la fois la souffrance et le trouble.** Une fois réussi, toute l'agitation de l'esprit disparaît. Ainsi l'être vivant ne cherche plus à s'acheminer vers quelque chose qui lui manque, ni même à autre chose pour parfaire notre bien-être. **Nous n'avons en effet besoin du plaisir que lorsque nous éprouvons de la douleur par son absence. Quand nous n'avons pas de douleur nous n'avons plus besoin du plaisir.** Et c'est pourquoi nous disons que le plaisir est le commencement et la finalité de la vie. Le plaisir est reconnu par nous comme le bien primitif. Il est conforme à notre nature. C'est avec lui que nous pouvons déterminer ce qu'il faut choisir,

ce qu'il faut éviter. D'autre part, c'est toujours vers lui que nous aboutissons, puisque ce sont nos sentiments qui nous servent de règles pour mesurer et apprécier tout bien. **Pour nous, le plaisir est le premier des biens naturels, néanmoins nous n'acceptons pas le premier plaisir venu. Dans certains cas, nous refusons un nombre de plaisirs, quand, au final, ils nous apportent une peine plus grande. Il y a, aussi, de nombreuses souffrances que nous estimons préférables aux plaisirs, quand celles-ci nous donnent, au final, des plaisirs plus grands.** Tout plaisir, dans la mesure où il s'accorde avec notre nature, est donc un bien. Mais tout plaisir n'est pas, cependant nécessairement souhaitable. De même, toute douleur est un mal, mais pourtant toutes les douleurs ne sont pas inutiles. Il reste que c'est par une sage considération de l'avantage et du désagrément qu'il procure, que chaque plaisir doit être apprécié. Dans certains cas, nous traitons le bien comme un mal ; dans d'autres cas, le mal comme un bien. Nous considérons l'autosuffisance comme un grand bien. Non pour satisfaire à une obsession gratuite de simplicité, mais pour que le minimum, dans le cas où l'abondance serait absente, nous suffise. Car nous sommes intimement convaincus qu'on trouve d'autant plus d'agréments à l'abondance qu'on y est moins attaché. **Si tout, ce qui est naturel, est plutôt facile à se procurer, cela n'est pas vrai pour tout ce qui ne l'est pas. Des mets simples donnent un plaisir égal à celui d'un repas somptueux lorsque toute la douleur causée par la faim est supprimée.**

Ainsi, pour celui qui en a senti la faim, du pain et de l'eau lui donne le plus grand plaisir, lorsqu'il les porte à sa bouche. L'accoutumance à des régimes simples et sans faste est un facteur de santé. Il pousse l'être humain au dynamisme dans les activités nécessaires à la vie. Cette autosuffisance, nous rend plus apte à apprécier, à l'occasion, les repas luxueux. Face au sort, elle nous immunise contre l'inquiétude. Par conséquent, lorsque nous disons que le plaisir est le souverain bien. Nous ne parlons pas des plaisirs des débauchés, ni des jouissances sensuelles, comme le prétendent quelques ignorants qui nous combattent et défigurent notre pensée. Nous parlons de l'absence de souffrance physique et de l'absence de trouble moral. Car ce ne sont : ni les beuveries et les banquets continuels, ni la jouissance sexuelle que l'on tire de la fréquentation des femmes ou des hommes, ni la joie que donnent les poissons et les viandes dont on remplit les tables somptueuses, qui procurent une vie heureuse, mais des habitudes raisonnables et sobres. Sans cesse il nous faut avoir ce questionnement sur les causes légitimes de choix ou des renoncements, et savoir rejeter les options susceptibles d'apporter à notre esprit le plus grand trouble.

En même temps que le plus grand bien, le principe de tout cela est la prudence. Il faut l'estimer supérieure à la philosophie elle-même, puisqu'elle est la source de toutes les vertus. Ces vertus nous apprennent que nous ne pouvons pas parvenir à la vie heureuse sans : la prudence, l'honnêteté et la justice. Et que la prudence, l'honnêteté, et la justice ne peuvent s'obtenir sans le plaisir. Les vertus, en effet, naissent d'une vie heureuse, laquelle à son tour est inséparable des vertus. Ménécée, connais-tu quelqu'un que tu puisses mettre au-dessus du sage? **Le sage a sur les dieux des opinions pieuses. A aucun moment, il ne craint pas la mort. Il estime qu'elle est la fin normale de la nature. Le sage sait que tous les maux ont une durée et une gravité limitées. Il se moque du destin, dont certains en font le maître absolu des choses. Pour lui, mieux vaut s'incliner devant les opinions mythiques sur les dieux que de se faire les esclaves du destin des physiciens. Car la mythologie nous promet que les dieux se laisseront fléchir par les honneurs qui leur seront rendus, tandis que le destin, dans son cours nécessaire, est inflexible. Le sage ne croit pas, comme la foule, que la fortune soit une divinité, car les dieux ne font jamais d'actes sans règles. La fortune n'est pas non plus pour lui une cause, il sait qu'elle est instable. Il ne croit pas que la fortune soit la cause du bien et du mal, ni de la vie**

heureuse. Il sait qu'elle peut apporter de grands biens mais aussi de grands malheurs. Le sage est celui qui croit qu'il vaut mieux faire de bons calculs, même malchanceux, que d'avoir de la chance après de mauvais calculs. Le mieux, est de réussir dans des entreprises que l'on a pleinement réfléchies.

Ménécée médites ! Médites tous ces enseignements et tous ceux qui s'y rattachent. Médites-les, jour et nuit en y réfléchissant seul, en toi-même. Mais aussi en commun avec ton semblable. Si tu le fais, jamais tu n'éprouveras le moindre trouble, ni dans tes songes, ni dans tes veilles. Et tu vivras parmi les hommes comme un dieu. Car un tel l'homme, qui vit au milieu de biens immortels, n'a plus rien de commun avec les mortels. »

Épicure

*L'ataraxie** : c'est pour Épicure la sérénité absolue de son esprit. Ce mot d'ataraxie n'a pas d'équivalence dans notre langage d'aujourd'hui. Je le garde ainsi pour la suite de cette échafaudage.

D'Épicure, il est souvent retenu que « *le plaisir est le souverain bien.* ». Dans cette lettre, il insiste sur le plaisir, le désignant comme *le commencement et la finalité de la vie* ». Mais il y a une phrase qui m'interpelle. Elle replace pleinement cette lettre dans le thème central de ces planches :

« *Toutes nos actions ont pour but d'éviter à la fois la souffrance et le trouble.* »

La question des dieux est aussi fortement présente.

Peut-on aujourd'hui, en philosophie, faire l'économie de ne pas l'aborder ?

Je ne le crois pas, mais il nous faudra poser quelques planches sur cet échafaudage naissant, prendre un peu de hauteur pour revenir sur cette étrange réponse d'Épicure « *les dieux existent. Évidente est la connaissance que nous avons d'eux. Mais tels que la foule les imagine communément, ils n'existent pas.* »

Volontairement je ne donnerai pas, dans cet échafaudage, d'autres textes que la lettre à Ménécée. C'est à chacun de garnir sa caisse à outils de philosophies opératives avec ses textes. Avec la prise de conscience et une boîte à outils presque vide, qui ne demande qu'à se remplir, nous voilà prêts à nous poser la première question :

Quelle est la place de notre esprit par rapport à notre corps ?

Les réponses, données à cette simple question, vont nous ouvrir plusieurs chemins en philosophies.